



Le *ǧuz'* dans les manuscrits arabes médiévaux

Geneviève HUMBERT

C.N.R.S., I.R.H.T., Paris

In some Arabic manuscripts written between the 9th and the 12th century A.D. in the Middle East and in the West (Maghrib, Muslim Spain), one may find evidence of a codicological unit, intermediary between the quire and the whole book, which is usually called ġuz' ("fascicle"). This unit may be made up of various quires and generally bears no relation to the logical divisions of the text.

The various ġuz' of a manuscript are remarkable for their autonomy: usually they all have the same title page and the owners' notes or the reading certificates –when any– are reproduced on each of the fascicles. Two kinds of ġuz' can be distinguished from a codicological point of view –either hefty quires of twenty or more folios or fascicles with even units of quires.

The traditional policy on the lending and borrowing of books was certainly easier to follow when the manuscript was divided into fascicles. The advantages of this method were certainly highly appreciated in the case of books which were either long or difficult.

78

Le mot ġuz' a, comme on le sait, plusieurs acceptions. Dans le Coran il désigne le plus souvent chaque trentième du texte, et il est indépendant du découpage en sourates (les limites d'un ġuz' ne correspondent jamais à la fois au début et à la fin d'une sourate) : il s'agit donc clairement d'une fraction du texte indépendante du contenu. Mais, même dans ce cas, le mot s'entend de deux façons : en effet chaque trentième représente une unité de récitation ou de lecture collective, mais également une unité de copie puisque, depuis le troisième siècle¹ de l'hégire au moins, on trouve des manuscrits du texte sacré dont l'unité de copie est le ġuz'.

La deuxième acception la plus courante du mot ġuz' est celle de « tome » et il est alors l'équivalent de *muğallad*, mais le terme connaît plusieurs autres emplois : il peut désigner l'ensemble des *hadīṭ* reçus d'un transmetteur donné, par exemple dans le cadre d'une *mašyāḥa*², ou peut avoir le sens, moderne, d'« acte » pour une pièce de théâtre. On trouve aussi, dans toutes les bibliothèques, de petits ouvrages, souvent inclus dans des recueils composites, qui, peut-être parce qu'on ignore leur titre original ou qu'ils n'en avaient pas, en portent aujourd'hui un comme *Ġuz' fī ṣalāt al-ḍuḥā* (« Ġuz' consacré à la prière du milieu du jour »)³. Ici, le mot a un sens proche de celui d'« opuscule » et désigne un texte à la fois court et complet. Dans tous ces contextes profanes, le ġuz', que j'ai traduit par « tome », « opuscule », « acte » (on peut penser également à « livret »), est une unité de contenu.

Je voudrais montrer que le ġuz' profane peut avoir une acception supplémentaire : on a en effet, à mon avis, utilisé ce mot comme terme technique

1. Il semble ressortir du livre de D. James, *Qur'ans and bindings from the Chester Beatty Library*, que le plus ancien ġuz' coranique de cette bibliothèque de Dublin, répertorié sous le n° 1421, est daté de 298 h/911. Plusieurs

autres (numéros 2, 3, et 6) seraient eux aussi datables du III^e h/IX^e siècle.

2. Cf. al-Tahānawī, *Kitāb Kaššāf iṣṭilāḥāt al-funūn* I, p. 186.

3. Paris, BnF, Arabe 4659, folios 85v°-97v°.

pour désigner une unité codicologique, indépendante du contenu, que je traduirai par « fascicule ». Intermédiaire, par sa taille, entre le cahier et le tome, cette unité ne se confond ni avec l'un ni avec l'autre⁴.

En utilisant différents types de sources, je vais chercher à donner une définition de plus en plus précise de cette unité, étant bien entendu que cette présentation du ġuz' doit être prise comme une première incursion dans un champ de recherche que je suis loin d'avoir exploré de façon systématique, et qui est appelé à s'enrichir par la suite. Je me propose de rendre compte d'abord de mes observations avant de passer à une tentative d'analyse de la fonction ou de la raison d'être du ġuz'.

Dans la première partie, les observations porteront d'abord sur trois manuscrits anciens, où la mise en œuvre de la technique de copie par ġuz' provient d'un choix du copiste. Les secondes observations porteront sur des manuscrits plus tardifs, où la copie par ġuz' est en quelque sorte de seconde génération et relève de l'imitation. Je passerai ensuite aux témoignages indirects, c'est-à-dire à des notes de copistes ou de lecteurs donnant la description d'une copie de référence divisée en ġuz'. Je mettrai bien sûr à contribution, chemin faisant, les renseignements sur le ġuz' déjà fournis par certains chercheurs⁵.

79

Le ġuz' de première génération

Parmi les trois manuscrits anciens que j'ai choisi de décrire pour commencer et où la division en ġuz' est le résultat d'une mise en œuvre originale de cette technique de copie, le plus célèbre est le manuscrit Or. 298 de la bibliothèque de l'université de Leyde. Ce lexique des mots rares du Coran, œuvre d'Abū 'Ubayd, dont la copie est datée de 866 de notre ère, est le plus ancien codex daté copié sur papier qui soit conservé en Europe. Il était apparemment composé à l'origine, avant qu'un certain désordre ne s'y installe, de cahiers de vingt folios, désignés sur la page de titre de chacun d'eux par le mot ġuz' (sous la forme : « énième ġuz' du *Ġarīb al-ḥadīṭ* d'Abū 'Ubayd »). Chaque ġuz' du manuscrit avait la particularité de se présenter comme un livre indépendant : au début de chaque cahier se trouvait une page de titre, contenant le titre et le nom de l'auteur ainsi que le numéro d'ordre du ġuz'. Le texte commençait systématiquement au verso de la page de titre, avec

4. Le sens technique du mot n'a pas toujours été compris. Dans une préface andalouse au *Kitāb* de Sībawayhi, on trouve une anecdote sur la copie d'al-Mubarrad (mort en 286 h/899), qui était divisée en ġuz'. Dans plusieurs manuscrits, le mot est accompagné, en marge, d'un équivalent, *kitāb* ou *sifr*.

5. En particulier P. Sj. Van Koningsveld,

The latin-arabic glossary of the Leiden University Library, Leyde, 1976 (note 89), qui cherche surtout à montrer, à partir de l'observation que les ġuz' étaient parfois enveloppés dans une feuille de parchemin, qu'il convient de voir là l'origine de l'encartage papier/parchemin en Andalus. Voir aussi D. Morray, *An Ayyubid Notable and his work*, 1994, p. 31.

une *basmala*, et s'interrompait à chaque fois, au dernier verso du *ğuz'*, avec un colophon et aussi, la plupart du temps, l'annonce de ce qui allait suivre, à l'aide d'une formule consacrée (débutant toujours, après les mots *āḥir al-ğuz' al-awwal* par exemple, par les mots *wa-yatlūhu fī l-ğuz' al-tānī...*). Cette formule, en reproduisant les premiers mots du *ğuz'* qui suit, ressemble à une sorte de réclame de *ğuz'*. Dans le manuscrit de Leyde, une note de possession, répétée sur chaque *ğuz'*, semble indiquer que les *ğuz'* sont restés (ou étaient destinés à rester) un certain temps séparés.

D'une manière générale, dans les sources que j'ai déjà citées, il apparaît que les *ğuz'* se sont souvent présentés sous la forme de gros cahiers de vingt folios. Mais on trouve aussi d'autres formules, dont certaines sont assez surprenantes.

Ainsi, le deuxième exemple de manuscrit divisé en *ğuz'* que j'ai décidé de présenter est fourni par une copie du *Kitāb* de Sibawayhi, qui se distingue par plusieurs traits archaïques. Conservée à l'Ambrosienne de Milan sous la cote X 56 sup, elle n'est pas datée, mais certaines de ses caractéristiques codicologiques (en particulier le fait qu'elle soit copiée sur parchemin), et surtout son type d'écriture, donnent à penser qu'il y a de fortes chances pour qu'elle ait été copiée à la fin du x^e ou au début du xi^e siècle à Kairouan⁶. Elle compte cent quinze folios, qui se répartissent en deux *ğuz'*, dont seul le premier est complet. Dans le deuxième, le premier feuillet est une réfection, et cinq feuillets manquent à la fin, mais il est clair que chaque *ğuz'* comptait à l'origine soixante folios, divisés en six quinions. De la même façon que pour le manuscrit de Leyde, les pages de titre portent chacune titre, auteur et mention du numéro d'ordre du *ğuz'*. Le texte commence au verso, avec la *basmala*. La seule numérotation, dans ce manuscrit, est la numérotation en chapitres, et elle recommence avec chaque *ğuz'*.

Mon troisième exemple provient du manuscrit de la bibliothèque al-Asad, à Damas, qui a pour cote 'ilm 762 et contient le *Ta'riḥ al-ṣağīr* d'al-Buḥārī. Il n'est pas daté, mais la date approximative de sa copie est donnée, au folio 85v^o, par un certificat d'audition qui a été délivré en 361 h/972. Ce manuscrit est divisé en *ğuz'* dont chacun est fait de deux gros cahiers, comprenant treize bifeuillets pour le premier et huit bifeuillets pour le second. La numérotation des cahiers recommence avec chaque *ğuz'*, de sorte que chaque cahier de huit bifeuillets porte la signature « *tāniya* » (c'est-à-dire « deuxième [cahier] »).

Ces exemples (qui ne représentent qu'un minuscule échantillon de tous ceux qu'on pourrait citer) permettent de constater que le *ğuz'* ne se confond pas avec un cahier, ni même avec un certain type de cahier, car les manuscrits de Milan et de Damas montrent qu'un *ğuz'* peut être composé de plusieurs cahiers dont le nombre et la composition sont fixes pour un livre donné.

6. Le manuscrit, dont une page a été publiée en 1960 par al-Munağğid, *Al-Kitāb al-'arabī l-maḥḥūṭ*, pl. 17, Le Caire, 1960, est aussi men-

tionné par G. Endress, *Grundriss der arabischen Philologie*, Bd I : *Sprachwissenschaft*, Wiesbaden, 1982, p. 282-283.

Par ailleurs, le manuscrit de Milan est un bon exemple du fait que le *ğuz'* n'entretient pas de relations simples avec le contenu. En effet, alors que le manuscrit de Leyde contient un texte lexicographique qu'on peut diviser sans grande difficulté en sections égales, les chapitres du *Kitāb* de Sibawayhi ne se prêtent pas aussi facilement à une telle division. Il était donc intéressant de voir comment s'opérait, dans un cas de ce genre, la division en *ğuz'*. L'observation est facilitée par le fait que, dans le manuscrit de Milan, le copiste atteint la fin du chapitre 407 en haut du dernier verso du premier *ğuz'*. Et pourtant, il ne suspend pas là sa copie : il commence au contraire, immédiatement à la suite, le chapitre 408, dont il sait qu'il ne pourra l'achever qu'au *ğuz'* suivant. Il faut noter d'ailleurs que la façon de procéder du copiste de Milan a visiblement bouleversé un correcteur qui intervient au xiv^e siècle : il va gratter tout le début du chapitre 408 et recopier l'ensemble du chapitre, d'un seul tenant, au début du *ğuz'* suivant, ce qui l'oblige à remplacer le premier folio. Pour ce correcteur, la technique de confection d'un manuscrit en *ğuz'* n'était sans doute pas familière et a suscité de sa part une réaction.

L'indifférence apparente du *ğuz'* au contenu est donc bien attestée par le manuscrit de Milan de sorte que, de ce point de vue déjà, on voit que la notion de « tome » ne correspond pas à celle de « *ğuz'* », pas plus que ne le faisait celle de « cahier ».

La distinction à faire entre *ğuz'* et tome éclaire aussi le sens du discours d'Ibn Baṣkuwāl, lorsque celui-ci, dans son *Kitāb al-Şila'*, explique qu'un personnage nommé Ibn al-Mukwā avait écrit, à l'intention du calife al-Ḥakam II, un livre qui comptait cent *ğuz'* : il est vraisemblable en effet qu'il s'agit ici non pas de cent tomes, mais bien de cent *ğuz'*, c'est-à-dire de « fascicules ».

Une deuxième différence entre *ğuz'* et tome est plus strictement codicologique. Van Koningsveld a découvert un renseignement intéressant sur la façon dont étaient conservés certains *ğuz'*. Il s'est aperçu que deux livres cités dans un catalogue du xii^e siècle de la bibliothèque de Kairouan, publié par I. Šabbūh⁸, étaient divisés en *ğuz'* et que certains d'entre eux se présentaient enveloppés dans une feuille de cuir ou de parchemin, ce qui prouve, comme le dit Van Koningsveld, que ces *ğuz'* étaient destinés à rester sans reliure. La deuxième différence entre *ğuz'* et *muğallad* consiste donc en ce que l'un est relié (le *muğallad*), et que l'autre était apparemment conçu pour demeurer non relié, du moins pour un temps. Mais on pouvait rassembler les *ğuz'* qui n'étaient pas en circulation dans une feuille de peau qui leur laissait leur liberté tout en les protégeant.

7. Notice n° 36 (cet exemple provient de Van Koningsveld, *op. cit.*, p. 69).

MMMA 2 (1956), p. 339-372. Il s'agit des livres correspondant aux numéros 86 et 105 du catalogue.

8. *Siğill qadīm li-maktabat ḡāmi' al-Qayrawān*,

Le *ğuz'* de deuxième génération

Pour en revenir à l'observation des *ğuz'*, il ne faut pas confondre le *ğuz'* tel qu'il apparaissait dans les deux manuscrits de Leyde et de Milan avec celui qu'on trouve dans de nombreux manuscrits plus tardifs, où le découpage en *ğuz'* relève de l'imitation, et où on ne trouve plus que des *ğuz'* de seconde génération en quelque sorte, qui sont en fait des images de *ğuz'*.

Les exemples que j'en donnerai sont issus pour la plupart des manuscrits les plus anciens du *Kitāb* de Sibawayhi ainsi que de quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale de France.

Parmi ceux-ci, le manuscrit arabe 6030 (copié au XII^e siècle), est un bon exemple de ces *ğuz'* de seconde génération. Pour copier ce manuscrit, qui contient le *Kitāb al-ḥarāğ* de Yaḥyā b. Ādam, le copiste a préparé des cahiers de 20 folios, où il commence à recopier avec soin son texte à raison de 15 lignes à la page. Cependant, voyant à partir d'un certain moment qu'il approche trop vite de la fin du cahier, il augmente progressivement le nombre des lignes (jusqu'à atteindre 21 lignes à la page aux folios 36^v° ou 38^v°). Il lui arrive aussi, au lieu de continuer à garder des cahiers de 20 folios, d'ajouter quelques feuillets supplémentaires : il a ainsi, après les deux premiers cahiers de 20 folios, un faux cahier de 28 folios, puis un faux cahier de 24 folios. Cela lui permet en tout cas d'écrire sur chaque page de titre, comme dans son modèle apparemment, un numéro de *ğuz'* qui correspond à celui qu'on trouvait au même endroit (en unité de *ğuz'*, s'entend) sur l'exemplaire, sans doute prestigieux, qui lui avait servi de modèle. Le copiste a donc tenu à imiter jusque dans sa présentation matérielle le modèle en question.

En 1433, le copiste du manuscrit Arabe 750 (qui contient un recueil de *ḥadīth*, le *Kitāb Asnā al-maqāṣid* d'Ibn al-Buḥārī) est plus maladroit : à raison d'un très grand nombre de lignes à la page (jusqu'à 25), il réussit à faire correspondre chacun des deux premiers *ğuz'* de son exemplaire avec chaque fois un quinion. Mais, dès le troisième *ğuz'*, il dépasse le quinion initialement prévu et ne peut terminer qu'en ayant débordé de trois folios sur le quinion suivant. Le désordre s'installe alors, de telle façon que, voulant continuer à reproduire exactement son modèle, le copiste va parfois être contraint, après une page blanche, de recopier la page de titre sur un verso et le début du texte sur un recto, ce qui est contraire à toutes les traditions.

Dans des cas de ce genre, qui sont très nombreux, le *ğuz'* ne fonctionne plus et son identité comme unité matérielle n'est plus perceptible. Et pourtant, l'exemple montre assez combien la présence de la page de titre est indissociable du *ğuz'*, surtout dans le dernier manuscrit, où le *ğuz'* pouvait être confondu avec le cahier. Il révèle aussi, sans doute, le prestige qui s'attache au modèle et, peut-être, au fait même que celui-ci était divisé en *ğuz'*.

Dans ces deux manuscrits de deuxième génération du point de vue de la copie par *ğuz'*, le copiste avait tenu à donner une image fidèle des *ğuz'* anciens. Mais on trouve aussi, dans les manuscrits, un autre type d'information sur les *ğuz'*. Il s'agit d'attestations ou de certificats recopiés par des lecteurs, ou de documents représentant des garanties de fidélité au modèle, fournis par le copiste. Leur point commun est le fait que la référence au modèle utilisé, dans les deux cas, a paru fondamentale.

Dans un manuscrit important du *Kitāb* de Sibawayhi conservé à Istanbul et daté de 1217, c'est le copiste lui-même qui signale en marge les divisions en *ğuz'* à la fois de son modèle et du modèle de ce modèle. Ainsi peut-on lire au folio 63 : « ici s'achevait le 45^e *ğuz'* de la copie d'al-Zağğāğ⁹ » (dont la copie avait une réputation d'excellence bien attestée dans les sources).

Dans le manuscrit Arabe 706 de la BnF (qui contient les *Sunan* d'Ibn Māğā), copié en 1330 et qui a été décrit avec précision par G. Vajda, nous sommes informés, au folio 301, par une note recopiée sur un exemplaire ancien, qu'un personnage nommé Ibn Sayyid al-Nās recopie d'anciens certificats sur un manuscrit qui avait appartenu à al-Mundirī. Selon cette note, le manuscrit d'al-Mundirī portait un certificat d'audition sur chaque *ğuz'*. Par l'intermédiaire d'Ibn Sayyid al-Nās, al-Mundirī nous apprend, à la fin du premier *ğuz'*, que la lecture de ce *ğuz'* précis s'était achevée en date du 10 janvier 1166. Les certificats d'audition des *ğuz'* 11 à 16 portent, quant à eux, la date du 1^{er} mars de la même année. Mais le certificat du 17^e *ğuz'*, par contre, était daté du 22 février de cette même année 1166, donc d'une dizaine de jours plus tôt.

Pourquoi le fascicule dix-sept avait-il été lu avant les autres ? Il me semble qu'on peut faire l'hypothèse que, du vivant d'al-Mundirī, le *ğuz'* était utilisé comme une unité de lecture devant le maître dont on voulait obtenir une autorisation de transmettre. Et aussi sans doute comme unité de copie car, avant la lecture, il fallait avoir pris copie du texte qu'on voulait lire. Ces *ğuz'* étaient en circulation de façon indépendante et, pouvant être réclamés en même temps par plusieurs candidats à la lecture, ils n'étaient pas tous forcément disponibles à tout moment. Ceci explique comment le fascicule 17 a pu être lu avant les suivants : il était vraisemblablement disponible alors que les fascicules 11 à 16 ne l'étaient pas.

Dans plusieurs autres certificats qu'on peut aisément retrouver parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale de France grâce au livre que G. Vajda a consacré aux certificats de lecture et de transmission¹⁰, on peut suivre une progression de ce genre, et observer des accidents du même ordre dans les séances de lecture de certains textes. C'est le cas, par exemple, dans plusieurs certificats anciens recopiés sur le manuscrit Arabe 6030 que j'ai déjà utilisé pour donner un exemple de *ğuz'* de deuxième génération.

9. Grammairien de Bagdad mort en 311 h/923. dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale de Paris, Paris, 1957.
10. Les certificats de lecture et de transmission

Cette observation nous entraîne sur la voie de la nature et de la fonction du *ğuz'*, questions auxquelles je vais essayer de donner des éléments de réponse. Mais auparavant, je voudrais faire une remarque sur l'importance des *ğuz'* pour l'histoire des textes.

Dans un exemplaire du *Kitāb* de Sībawayhi qui est conservé à la Süleymaniye, à Istanbul, sous la cote Carullah 1963 (dont la copie a été achevée en 1202), on trouve au folio 23, à l'endroit qui correspond à la fin du chapitre 29 et de ses gloses, une image de division ancienne en *ğuz'*. Le chapitre 29 est peut-être le plus perturbé des chapitres du *Kitāb*, et il contient en particulier un ensemble de longues phrases signées Abū l-Ḥasan¹¹, commentateur très ancien dont les gloses sont depuis longtemps entrées dans le texte. La division qui intervient à cet endroit est signalée de la manière suivante : « ici s'achève le discours d'Abū l-Ḥasan, avec l'achèvement du premier *ğuz'* du *Kitāb*. Suivra le chapitre qui a pour titre... »

La présence d'une division à cet endroit explique à mon avis pourquoi les gloses s'y sont accumulées et pourquoi le texte du chapitre est aujourd'hui si difficile à établir : il devait y avoir, dans une copie très ancienne, un peu plus de place non occupée par le copiste en cette fin de *ğuz'*, ce qui a permis à Abū l-Ḥasan d'ajouter plusieurs longs commentaires de son cru.

Du point de vue de l'histoire des textes, la copie par *ğuz'* a donc entraîné pour le manuscrit sur lequel il a été copié des traits matériels et des caractéristiques (pouvant même affecter le texte) qui peuvent donner le moyen d'identifier un exemplaire ancien ou expliquer quelque particularité observable chez ses descendants.

Définition du *ğuz'*

Pour revenir à la définition codicologique du *ğuz'*, disons que le *ğuz'* profane est une unité de longueur, fixe pour un même ouvrage, mais variable de texte à texte. C'est un fascicule qui a souvent été composé d'un gros cahier, mais qui peut aussi comprendre plusieurs cahiers. Il est accompagné, dès la phase de la copie, de tous les éléments qui caractérisent un livre indépendant : page de titre, *basmala*, numéro d'ordre et colophon. Il semble avoir été conservé de préférence non relié, et on le protégeait parfois, seul ou avec d'autres *ğuz'* du même ouvrage, en l'enveloppant dans des feuilles de cuir ou de parchemin. Ces caractéristiques codicologiques du *ğuz'* donnent à penser qu'il a été conçu pour pouvoir circuler de façon autonome.

La définition codicologique du *ğuz'* conduit tout de suite, on le voit, à sortir du domaine de la description purement physique pour s'engager

vers celui de la fonction. C'est là, me semble-t-il, la spécificité du *ğuz'*. Car si certaines unités codicologiques, comme le cahier, sont les constituants nécessaires du livre manuscrit, le *ğuz'*, lui, ne naît pas d'une nécessité de même type : un livre peut n'être pas fait de *ğuz'*. Les raisons d'être du *ğuz'* doivent être cherchées ailleurs, apparemment du côté des modalités d'utilisation du livre.

Ceci me conduit à la dernière partie de cet exposé et à la question de la fonction du *ğuz'*. Je chercherai à y répondre par le biais de remarques portant d'abord sur *ğuz'* et copie, et ensuite sur *ğuz'* et lecture. À propos du *ğuz'* et de la copie, je partirai d'une anecdote que j'ai déjà mise à contribution dans la *Gazette du livre médiéval*¹² et dont la plus ancienne attestation se trouve dans les *Ṭabaqāt al-naḥwiyyīn wal-luğawiyyīn* d'al-Zubaydī. Elle met en scène un homme qui veut obtenir l'autorisation de copier un certain exemplaire du *Kitāb* de Sībawayhi mais qui ne parvient pas à se le faire prêter par son possesseur, lequel n'est autre qu'al-Mubarrad (voir note 4). Il se débrouille alors pour se faire passer le manuscrit en cachette, ce qu'il peut faire d'autant plus facilement que le livre est divisé en *ğuz'* : il peut donc emprunter le manuscrit *ğuz'* après *ğuz'* sans que son propriétaire s'en aperçoive.

L'anecdote met l'accent sur l'intérêt qu'il peut y avoir à conserver un manuscrit (ou un texte) sous la forme de *ğuz'* indépendants : on peut le copier morceau par morceau sans que le possesseur ait à se priver trop longtemps de l'ensemble de l'ouvrage dont, de toute façon, il garde par devers lui la plus grande partie. Ainsi, la conservation d'un livre sous la forme de *ğuz'* empêchait son immobilisation durable, d'autant plus durable que le texte était long ou difficile. D'autre part, en ne prêtant du texte qu'une partie, généralement incomplète du début et de la fin, on faisait aussi un prêt dont la valeur était beaucoup moins grande que si le livre ou le tome avait été complet. La taille de l'unité de prêt qu'était le *ğuz'* était sans doute conçue à la fois pour ne pas priver son propriétaire trop longtemps (ce qui aurait été le cas s'il s'était séparé d'un tome), tout en représentant, du point de vue de l'emprunteur, une quantité de texte suffisante pour qu'il puisse continuer à suivre le plan général de l'ouvrage (ce qu'il n'aurait pu faire avec un simple cahier).

Ma deuxième remarque portera sur *ğuz'* et lecture, lecture d'ailleurs souvent publique, comme on l'a vu. Pour en donner une illustration supplémentaire, je voudrais maintenant sortir du domaine que, du fait des dépouillements, j'avais privilégié, celui de la lecture savante, pour m'intéresser à la lecture populaire. Dans plusieurs des manuscrits mis à contribution par M. Maḥdī dans son histoire du texte des *Mille et Une Nuits*¹³, on s'aperçoit que la technique de la copie par *ğuz'* était apparemment très courante

11. Il s'agit précisément d'Abū l-Ḥasan al-Aḥḡaš (mort vers 212 h/826).

12. « Copie "à la pecia" à Bagdad au IX^e siècle? », *GLM* 12 (1988), p. 12-15.

13. *Kitāb alflayla wa-layla, min uşūlihi l-'arabiyya l-'ūlā* II, pl. 18 et p. 276, 301.

pour ce texte aussi, et que les manuscrits étaient loués successivement, par petits morceaux, aux amateurs de lecture distrayante : l'un d'eux précise même le prix qu'il avait payé par jour pour la location d'un *ğuz'* de ce texte¹⁴.

Ce témoignage est confirmé par celui de P. Guillaume, qui tient d'un enseignant syrien, âgé aujourd'hui d'une soixantaine d'années, qu'on trouvait encore à louer, à Damas, il y a cinquante ans, des fascicules d'une centaine de pages qui contenaient des contes ou des récits populaires. Ceux-ci portaient encore le nom de *ğuz'* et se terminaient systématiquement au beau milieu d'une histoire. Dans ce cas particulier, on comprend bien l'intérêt pour le libraire de faire en sorte que le *ğuz'* s'interrompe à contretemps par rapport aux divisions logiques du texte.

86

Pour inclure ces fonctions du *ğuz'* dans la précédente définition (qui était seulement codicologique), je propose de la compléter de la façon suivante : avoir eu, pour un texte, l'honneur d'être copié par *ğuz'* semble indiquer que le texte (ou une certaine version du texte) a connu à un moment donné un succès tel qu'il a été copié sous une forme susceptible d'en faciliter la circulation et la lecture, privée ou publique¹⁵.

En conclusion, on peut dire que nombre de questions, que j'ai à peine effleurées, mériteraient d'être développées, qu'il s'agisse de l'origine du *ğuz'*, de son domaine d'utilisation et, dans le détail, des modalités de son emploi. Mais il me semble que les quelques observations que j'ai présentées font déjà ressortir l'importance et l'originalité du *ğuz'* : importance pour mieux saisir la structure de certains manuscrits arabes, surtout dans les cas d'imitations, importance pour établir l'histoire des textes, puisque la division en *ğuz'* survit parfois au *ğuz'* lui-même; importance enfin et surtout pour comprendre comment le livre arabe a circulé et a vécu.

14. Je dois ce renseignement à A. Chraïbi. Le *ğuz'* évoque dans ce cas la « livraison ».

15. Le rapprochement entre le *ğuz'* et la copie « à la *pecia* » des manuscrits latins médiévaux est assez tentant mais, comme le souligne J.-P. Gumbert (« Quelques remarques autour de la *pecia* », *GLM* 15, p. 8-11), ce système de copie a été limité aux grandes universités

européennes des XIII^e et XIV^e siècles, qui le soumettaient à un contrôle officiel très strict. Par ailleurs, les *peciae* étaient généralement des binions. Il me semble donc, en l'état actuel de nos connaissances, que les différences entre les deux pratiques sont plus nombreuses que les analogies.